

LA LYRIQUE D'ITHAQUE



ЛИРИКА ИТАКЕ
LIRIKA ITAKE

MILOŠ CRNJANSKI

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Jean Descat

Janvier 2014

UNE FAUCILLE DANS LE CIEL

СПИ НА НЕБУ

Toi, mon inoubliable
inattendue petite femme des champs du pays natal,
reste une ombre.

En rangées de faux rouillées
le maïs a mûri au soleil.
Pieds nus, tu étais lourde et chaude
comme une gerbe de blé que l'on brasse.
Tes yeux étaient petits, mais noirs
comme les trous d'un pipeau.
Quand tous les membres brûlants
s'engourdirent de volupté
tu te déployas, frémissante,
comme la terre sous des branches pourries.

Dans un long manteau de soie noire
j'erre par le monde,
murmurant des mots qui font naître
des sourires tristes, des larmes, des songes.

Je joue la mort,
mais son archet produit des sons inattendus.
Et les murs morts, les nuages errants
caressent doucement mes mains.
Et toujours gazouillant comme un jardin lointain
mon ombre suit mes pas,
pleine de blé, de ciel serein,
chaude comme ton sein généreux.

Quand vient la nuit, ma main fait naître
des femmes nues, le cliquetis
des bijoux sanglants et terribles,
de lourds tissus de soie, des feuillets poussiéreux,
mais dès que l'aube point,
mon ciel se couvre de rosée
comme les clairières de mon plat pays
au-dessus desquelles la lune scintille
comme une faucille.

[1918]

TRACE

ТРАГ

Je veux

qu'après nos rêves

ne reste point ma trace sur ton corps.

Que tu n'emportes de moi

que la nostalgie et la blanche soie

et le doux parfum ...

des chemins jonchés de feuilles fanées

des grands peupliers.

[1917]

LES YEUX

ОЧИ

Ô que de fois quand auprès de toi
j'éprouve le désir
d'abandonner là
mes pensées nostalgiques
dans tes yeux limpides et graves ...

Ô que de fois
quand la pendule de la chambre devient muette
et que sur ton visage pâle,
pris de tendresse,
je surprends un fugitif ennui ...

Ô que de fois je me lève alors seul,
sombre et voûté, et me mets à fixer
par la vitre embuée les lointaines clairières.

Et je sens bien que mon amour est trop serein.
Déçu par ton corps fatigué,
je caresse avec curiosité, lascifs et tendres,
les grands yeux des plantes.

À LA YUGOSLAVIE

ЈУГОСЛАВИЈИ

Nul verre que l'on vide,
nul étendard qui flotte,
n'est à nous.

Salut à toi, homme du Zagorje¹,
sombre, rusé, sinistre, têtue,
je t'aime.

Salut, vous, là où la lune est tiède,
chacun de mes frères posté en embuscade,
je le pleurerai.

Salut, vous tous, aux sourcils épais,
à l'œil trouble, aux chants nostalgiques,
mes terribles frères.

Nous lançons les mêmes jurons,
couteaux et filles au village,
honte à la maison.

Salut, nos femmes indomptables !
C'est des mêmes larmes, de la même passion
que sont brodées nos chemises de noces.

Que nous importent les célébrations
où l'on boit du vin, les fêtes, les églises ?
Nos yeux n'ont point encore séché leurs larmes,
les hérauts crient encore à la place des morts.

Salut, chez nous, les regards noirs,
la haine et la discorde.
Salut, dans la honte, l'infamie, la misère,
nous sommes tous frères !

Zagreb, 1918

1. Zagorje : région située au nord de la Croatie

SUMATRA

СУМАТРА

Maintenant nous sommes insoucians, tendres et légers.
Nous nous disons : qu'ils sont paisibles, sous la neige,
les sommets de l'Oural.

S'il nous prend un regret pour un pâle visage
que nous perdîmes un beau soir,
nous savons bien qu'il y a quelque part
un ruisseau vermeil qui coule à sa place !

Un amour matinal, en terre étrangère,
enserme notre âme de plus en plus fort,
dans la paix sans fin des mers azurées,
où rougeoient les grains du corail
comme les cerises du pays natal.

Nous éveillant, la nuit, nous faisons des sourires
à la lune bandant son arc.
Et nous caressons les monts lointains
et les sommets glacés, tout doucement, avec la main.

Belgrade, 1920

LES ÉCUEILS

СТЕЊЕ

J'étais si joyeux, aujourd'hui !
Maintenant, je respire à peine,
j'ai un sourire trouble et las.

Loin, par-delà les rivages d'Écosse,
des écueils gris surgissent de la mer,
énormes, lugubres, maussades.

Je m'en souviens et je les vois !
Leur grisaille écrase mon âme,
je suis pris d'un frisson de fièvre
et d'un indicible chagrin.

Pressentiment à Belgrade, 1920

LES VOIES SANS ISSUES

БЕЧИЊА

C'est vous seuls que j'appelle, avec de la terreur
dans mon regard luxurieux et sans joie.

C'est vous seuls que j'appelle, vous qui tremblez
de tout votre être gracile et délicat.

Sur vos genoux, la vie a expiré,
déconcertée, à bout de force ;
j'ai pour vous la mer vermeille
et un sourire morose.

Non, ni l'amour ni la jeunesse
ne caresseront plus nos poitrines ;
Notre nom, notre souffle, nos larmes
auront un tout autre parfum.

Bien loin, en quelque point du monde,
où la neige et la glace et le ciel sont en fleur,
tout se confondra,
et il n'y aura plus que :
la Paix,
la Paix,
la Paix ...

Belgrade, 1920

LA VIE

ЖИВОТ

Cela ne dépend pas de moi.

Je me rappelle comme il était beau :

surplombant des eaux profondes,

blanc comme la lune,

avec son arche fine et douce,

un pont.

Et du coup, voit-tu, je suis consolé.

Cela ne dépend pas de moi.

Il suffit que ce jour-là,

la glèbe autour de moi embaume,

ou que des nuages passent,

un peu plus bas,

pour que je sois bouleversé.

Non, pas de moi.

Il suffira qu'un jour d'hiver,
d'un jardin enfoui sous la neige,
sorte en courant, transi, l'enfant d'un autre,
et qu'il m'embrasse.

[Belgrade, 1920]

Première publication en français :
in *Atlantique*, n° 98, mars 1995